



CLASSIQUES
GARNIER

Édition scientifique, « Appendice », *Œuvres complètes*, Tome II, BYRON (Lord), p. 111-114

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2388-8.p.0117](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2388-8.p.0117)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

APPENDICE.

Je vais tenter de prouver que le point d'honneur dont Conrad donne un exemple n'a pas été poussé au delà des bornes de la probabilité; je veux citer à l'appui l'anecdote d'un flibustier, confrère de mon pirate.

Nos lecteurs connaissent tous ces expéditions dirigées contre les corsaires de Barrataria; mais peu d'entre eux sont instruits de la situation, de l'histoire, ou de la nature de cet établissement. Voici pour eux le récit des principaux faits, que nous devons à un ami qui a été sur les lieux. Ce récit ne peut manquer d'intéresser.

Barrataria est une baie ou un bras étroit du golfe de Mexique, qui traverse une contrée riche, mais plate, jusqu'à un mille du fleuve Mississipi, quinze milles en dessous de la Nouvelle-Orléans. Cette baie a des branches innombrables, où l'on peut se dérober aux plus exactes recherches: elle communique, au sud, avec trois lacs, et ces trois lacs avec un autre du même nom, qui, contigu à la mer, forme avec elle une île. Cette île fut fortifiée en 1811, dans les points de l'est et de l'ouest, par une bande de pirates que commandait un certain Lafitte.

La plupart de ces pirates provenaient de cette partie de la population de la Louisiane, qui avait fui de Saint-Domingue lors des troubles qui y survinrent, et qui trouva un asile dans l'île de Cuba. Ce fut dans la dernière guerre entre la France et l'Espagne qu'ils furent forcés de s'en exiler, dans le terme de quelques jours; sans autre cérémonio, ils entrèrent dans les États-Unis, et la plupart dans

la Louisiane, accompagnés de tous les nègres. Le gouverneur leur notifia l'article de la Constitution qui défend l'importation des esclaves, mais en les assurant en même temps qu'il ferait tout pour leur obtenir du congrès le privilège d'en conserver la propriété.

L'île de Barrataria est située à 29 degrés de latitude et à 92 de longitude. Elle est aussi remarquable par le bon air qu'on y respire que par les excellents poissons qui abondent dans ses parages. Le chef de cette horde, comme Charles de Moore, avait quelques vertus mêlées parmi ses vices. Dans l'année 1814, sa troupe, par son audace et ses attentats, avait fixé l'attention du gouvernement de la Louisiane, qui, pour ruiner l'établissement, résolut de commencer par frapper le chef; il offrit donc cinq cents dollars de récompense pour la tête de Laffite, qui était bien connu des habitants de la Nouvelle-Orléans, ayant exercé jadis avec réputation dans cette ville l'art de l'escrime qu'il avait appris dans les troupes de Bonaparte, ayant servi comme capitaine.

Laffite, pour répondre au gouverneur, offrit quinze mille dollars pour la tête de celui-ci. Le gouverneur fit marcher sur l'île de Laffite une compagnie de soldats avec l'ordre de tout brûler, de tout saccager et d'amener à la Nouvelle-Orléans tous les bandits; cette compagnie, sous le commandement d'un homme qui avait été l'ami de l'audacieux capitaine, s'approcha sans résistance jusqu'aux premières fortifications de l'île, lorsque tout à coup on entendit le coup d'un sifflet assez semblable à celui dont se servent les contre-maitres. Les soldats furent tous entourés par des hommes armés qui s'élançèrent des secrètes avenues de la baie; ce fut ici que ce moderne Charles de Moore se distingua par un noble trait, car non seulement il épargna la vie de celui qui était venu attaquer la sienne et détruire tout ce qu'il avait de plus cher, mais encore il lui offrit une somme considérable qui eût procuré à ce brave homme une existence aisée pour le reste de ses jours. Ces dons furent refusés par celui-ci avec indignation, mais il lui fut permis de retourner à la ville. Cet événement et quelques autres prouvèrent que la bande de pirates ne pouvait être détruite par terre. Nos forces navales ayant toujours été peu nombreuses dans ces contrées, il fallait attendre

qu'elles reçussent des renforts pour les faire agir contre les brigands. Aussitôt qu'une augmentation de troupes le permit, l'attaque eut lieu, et la ruine totale des pirates en fut le résultat. Aujourd'hui que ce point presque inabordable des États-Unis, qui est la clef de la Nouvelle-Orléans, est délivré de cet ennemi, espérons que le gouvernement y tiendra une force militaire respectable.

Extrait d'une gazette américaine.

On trouve dans la continuation du Dictionnaire biographique de Granger un singulier passage au sujet de l'archevêque Blackbourne. Comme il a quelques rapports avec la profession du héros de mon poème, je ne puis résister à la tentation d'en donner ici l'extrait.

« Il y a quelque chose de mystérieux dans l'histoire et le caractère du docteur Blackbourne. Les événements de sa vie ne sont qu'imparfaitement connus, et le bruit a couru qu'il avait été boucanier. On ajoute qu'en arrivant en Angleterre, un de ses confrères dans ce premier métier ayant demandé ce qu'était devenu son vieux camarade Blackbourne, fut fort surpris d'apprendre qu'il était archevêque d'York. Nous savons que Blackbourne fut installé sous-doyen d'Exeter en 1694 ; qu'après avoir résigné ce titre, et l'avoir obtenu de nouveau en 1704, il devint doyen l'année suivante, et, en 1714, archi-doyen de Cornwall : ce fut le 24 février 1716 qu'il fut consacré évêque d'Exeter, et transféré en 1724 à York, en récompense, selon la chronique scandaleuse de la cour, de sa complaisance à unir Georges I^{er} à la duchesse de Munster. Ceci paraît cependant une pure calomnie. Comme prélat il se conduisit avec une grande prudence, et fut aussi respectable comme administrateur des revenus de son siège. Le bruit circulait tout bas qu'il n'avait point renoncé aux vices de sa jeunesse, et que son goût pour le beau sexe formait un *item* dans la liste de ses faiblesses ; mais loin d'avoir été convaincu par *soixante et dix* témoins, il n'a pas été accusé directement par un seul ; en un mot, je considère tous ces soupçons comme ceux de la malignité. Comment un boucanier aurait-il eu la science qu'on ne pouvait refuser à Blackbourne, qui avait une connaissance si parfaite des classiques et surtout des tragiques grecs, qu'il les lisait

comme il eût lu Shakspeare? Ne lui avait-il pas fallu du temps, du loisir et de bons maîtres pour parvenir à cette érudition? Il avait été au collège du Christ, à Oxford, c'est un fait positif. On le citait comme un homme très plaisant, ce qui ne fut pas en sa faveur; car il donna lieu à dire qu'il gagnait plus de cœurs que d'âmes.»

« La seule voix qui pouvait calmer les passions du sauvage Alphonse III, c'était celle d'une épouse aimable et vertueuse, seul objet de son amour: c'était la voix de dona Isabella, fille du duc de Savoie, et petite-fille de Philippe II, roi d'Espagne. Ses derniers accents firent sur sa mémoire une impression profonde; son cœur altier fondit en larmes, et, après ce dernier embrassement, Alphonse se retira dans son appartement pour pleurer sa perte irréparable et méditer sur les vanités de la vie humaine.

(Œuvres mêlées de GIBBON).

FIN DU CORSAIRE.